

APOLLINAIRE : « J'ÉMERVEILLE »

› **Robert Kopp**

Telle était sa devise ! Car les poètes ne meurent pas ! Quant à Guglielmo Alberto Wladimiro Alessandro Apollinare de Kostrowitzky, il a été emporté, le 9 novembre 1918, non pas par la blessure reçue le 17 mars 1916, mais par la grippe espagnole, presque aussi meurtrière que la guerre. Il avait eu 38 ans le 25 août précédent. Plus tard, il a été déclaré « mort pour la France », en raison de son engagement. Ce qui eut pour conséquence que ses œuvres ne sont tombées dans le domaine public qu'en 2013.

Le même 9 novembre, le Kaiser venait d'abdiquer. Dans les rues de Paris, la foule hurlait : « À bas Guillaume ! », « À mort Guillaume ! » La plus épouvantable des boucheries que l'humanité eût jusqu'alors connues prenait fin. Quatre années durant – d'une bataille de la Marne à l'autre –, la France avait payé un tribut particulièrement lourd : 1 350 000 morts, deux fois plus de blessés, sans parler des destructions massives. Pour cause d'armistice, l'inhumation du poète, au cimetière du Père-Lachaise, n'eut lieu que le 13. Sa tombe est toujours parmi les plus fleuries (1).

Dès le début des hostilités, Guillaume Kostrowitzky s'était porté volontaire, comme beaucoup d'autres, dont Blaise Cendrars, mais en raison de ses origines polonaises et russes, sa demande avait été ajournée, tout comme sa demande de naturalisation. Sa situation était loin d'être confortable, malgré son statut dans le monde des lettres et des arts. L'année précédente, il avait publié coup sur coup, en mars ses *Méditations esthétiques*, consacrées aux peintres cubistes, et en avril un recueil réunissant ses poèmes composés au cours des quinze dernières années, *Alcools*, sans parler du manifeste *L'Antitradition futuriste*, en juillet. Il avait jusqu'alors donné ses textes à des dizaines de revues et de journaux ; désormais, il s'imposait comme le maître incontesté de l'avant-garde. « Ceux qui ne l'auront pas connu – dira plus tard Louis Aragon – ou qui n'auront fait que l'entrevoir ne sauront peut-être jamais ce que c'est que l'autorité. »

Robert Kopp est professeur à l'université de Bâle. Dernières publications : *Album André Breton* (Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008), *Un siècle de Goncourt* (Gallimard, 2012), *l'Œil de Baudelaire* (avec Jérôme Farigoule et alii, Paris-Musées, 2016).
 › robert.kopp@unibas.ch

Une autorité qu'Apollinaire tenait de son charisme, de son « pouvoir d'exaltation », qui « prêtait un rayonnement extraordinaire aux moindres gestes », selon André Breton, mais aussi de sa connaissance incomparable des milieux artistiques en France et en Europe. Aucun écrivain n'était aussi familier de toutes les innovations esthétiques de son temps, n'était en relation avec un aussi grand nombre d'artistes. Ses *Correspondances avec les artistes, 1903-1918*, publiées par Laurence Campa et Peter Read, comprennent quelque cent vingt noms et remplissent un volume de près de mille pages (2). Parmi eux, beaucoup de noms célèbres : Braque, Picasso, Derain, Matisse, Vlaminck. Mais qui se souvient de René Prath, de Charles Camoin ou de Benjamin Rabier ? Encore que les deux derniers n'aient pas échappé à Laurence des Cars, lorsqu'elle a préparé la superbe exposition « Apollinaire, le regard du poète » au musée de l'Orangerie, en 2016 (3).

Les échanges d'Apollinaire avec ses amis artistes ont souvent été des dialogues entre créateurs. Aucun autre poète, sans doute, n'a inspiré autant de peintres et de graveurs que lui ; aucun poète ne s'est autant que lui laissé à son tour inspirer par des œuvres plastiques. *L'Enchan-*

teur pourrissant, premier livre édité par Daniel-Henry Kahnweiler, en 1909, a été illustré par André Derain; *Le Bestiaire*, en 1911, est une œuvre commune avec Raoul Dufy. Deux titres qui figurent – sous un format réduit – dans le coffret réunissant à l’occasion du centenaire de sa disparition les six volumes de ses textes publiés dans la collection « Poésie », chez Gallimard. *Alcools* est d’ailleurs de tous les recueils de cette collection celui qui, depuis des années, caracole en tête des ventes, avec plus de 1 600 000 exemplaires écoulés à ce jour.

Rien n’illustre mieux le dialogue ininterrompu que le poète a entretenu avec les peintres que la nouvelle anthologie de textes et d’images composée par Laurence Campa pour la même collection (4). « Le Voyageur » y est accompagné par une *Vue du pont de Sèvres* du Douanier Rousseau, « Un fantôme de nuées » par un *Arlequin* de Pablo Picasso, « Les fenêtres » par *Les Fenêtres simultanées sur la ville* de Robert Delaunay et *Paris par la fenêtre* de Marc Chagall. D’autres poèmes, tirés d’*Alcools*, de *Calligrammes*, du *Guetteur mélancolique*, des *Poèmes à Lou*, résonnent augmentés des formes et des couleurs de Henri Matisse, de Georges Braque, de Giorgio De Chirico, de Fernand Léger, de Marcel Duchamp, de Max Ernst, de Marie Laurencin, d’André Rouveyre ou de Francis Picabia. « Plus que des illustrations ou des élucidations, écrit Laurence Campa, les images des peintres enluminent les poèmes, qui les fécondent à leur tour. Choisies parmi celles que les poètes aimaient ou auraient pu aimer, elles inventent des affinités verbales et plastiques. »

Parmi tous les artistes qui ont prolongé l’œuvre du poète, Louis Marcoussis occupe une place à part. Né à Varsovie en 1878, Ludwig Markus arrive à Paris en 1903, où il fréquente l’Académie Julian en compagnie de Roger de la Fresnaye. Très marqué par les post-impressionnistes, il expose dès 1905 au Salon d’automne, puis aux Indépendants. Cézanne le met sur la voie du cubisme, Matisse sur celle des fauves. Mais pour vivre, il devient dessinateur de presse à *La Vie parisienne* et à *L’Assiette au beurre*, comme plusieurs de ses camarades. Lié d’amitié avec Apollinaire dès 1910, c’est ce dernier qui baptisera son compatriote polonais Louis Marcoussis, du nom d’un village du Hurepoix qui apparaît dans un tableau de Camille Corot, *La Charrette, souvenir de Marcoussis*, entré au Louvre en 1910. C’est lui aussi encore qui le met en contact avec ses

amis Braque, Picasso, Max Jacob, Gino Severini et Juan Gris. En 1912, il lui parle du frontispice de son nouveau livre. Marcoussis exécute à la pointe sèche plusieurs portraits cubistes du poète, dont l'un fut exposé à la galerie La Boétie, au Salon de la Section d'or. Il montre Apollinaire devant sa bibliothèque, tenant le manuscrit de son poème « Cortège ». Sont inscrits, dans le fond, les titres de ses livres : *L'Hérésiarque et Cie*, *L'Enchanteur pourrissant* et *Eau de vie*, qui fut le premier titre d'*Alcools* dont le poète lui offrira un des vingt-trois exemplaires sur papier de Hollande, dédié « À mon cher Markous/ Guillaume Apollinaire/ Vive la Pologne ». Il lui fera un autre présent, plus rare encore : un jeu d'épreuves du *Bestiaire*, complété de poèmes manuscrits et rehaussé de dessins et de gravures de Dufy. Apollinaire aura été un des amis proches de Marcoussis ; après la disparition du poète, la silhouette de ce dernier apparaîtra encore dans plusieurs de ses toiles, au côté de Max Jacob et d'André Salmon.

Mais le plus bel hommage que le peintre a rendu au poète, ce sont ses enluminures d'*Alcools* portées directement sur le livre. Engagé volontaire, comme Apollinaire, Marcoussis part au front en 1915. Il en revient lieutenant et décoré de la croix de guerre. C'est en souvenir de son ami disparu qu'il commence, en 1919, à orner un exemplaire du célèbre recueil – sur papier ordinaire cette fois – d'une série d'aquarelles. Travail délicat, aux couleurs estompées de bleu ou bleu-vert, de rouge pâle et d'ocre, sans doute vite abandonné mais repris quelques années plus tard à la demande du grand collectionneur André Lefèvre (1883-1963). Ce volume se trouve aujourd'hui parmi les livres rares de la BnF et il fait, pour la première fois, l'objet d'une reproduction en fac-similé (5). Elle est accompagnée d'une autre œuvre de Marcoussis, les trente-quatre gravures à l'eau-forte, tirées à une petite trentaine d'exemplaires en 1934, pour lesquelles le peintre s'est laissé inspirer par autant de poèmes. L'ensemble de ces gravures avait été exposé à la galerie de Pierre Loeb au moment de leur création, pour ne reparaitre qu'isolément depuis. Oscillant entre formes abstraites et figuratives, elles non plus n'illustrent pas les poèmes mais entrent en résonance avec eux, entre autres à travers quantité de détails textuels évoqués par allusion : « les aiguilles de l'horloge du quartier juif » de Prague dans « Zone », les

« trompes marines » de « Chantre », les « mains coupées » de « Rhénane d'automne », le « quinze de la onzième » de sa cellule de la Santé (où le poète fut brièvement incarcéré au moment du vol de *La Joconde*).

Quand il s'agit d'Apollinaire, chaque année ou presque nous vaut une belle surprise. Plusieurs même, en cette année du centenaire. Ainsi dans le domaine des correspondances, après le premier volume de la *Correspondance générale* (6), puis l'échange de lettres entre Apollinaire et le jeune marchand d'art et collectionneur Paul Guillaume (7), voici les lettres que Lou a adressées au poète (8). On connaissait les lettres d'Apollinaire à Lou, ainsi que les poèmes qu'il lui a envoyés. On devinait à travers eux la personnalité ardente et fantasque de la comtesse Louise de Coligny-Châtillon. On saisit mieux à présent son tempérament de feu, son esprit d'indépendance, son mépris des conventions, son obstination de vouloir conserver l'amitié du poète même après leur rupture. L'histoire elle-même est plus ou moins connue : en août 1914, Apollinaire essaie vainement de se faire engager, la plupart de ses amis quittent Paris, les journaux pour lesquels il écrit ferment. Aussi accepte-t-il l'invitation d'un de ses camarades à *Paris-Journal*, Simon Siegler-Pascal, dont l'appel sous les drapeaux a été ajourné en raison d'un congé de maladie, de le rejoindre à Nice, ce qu'il fait début septembre, où il retrouve les artistes russes Zak et Archipenko, les frères Mortier, Robert, peintre, et sa femme Jane, pianiste et grande interprète de Satie, et Alfred, journaliste et auteur dramatique. À l'occasion d'une fumerie opiacée chez des amis, il fait la connaissance de la comtesse ; dès le lendemain, il déclare son amour à sa voisine de natte. Elle fait mine de lui résister, mais ne refuse pas le marivaudage. Excursions à Sospel, Menton, Grasse. Elle ne lui cache pas qu'elle a un amant qui est mobilisé du côté de Baccarat. Grâce à une intervention amie, Apollinaire est enfin convoqué devant le conseil de révision ; le 4 décembre, il signe son engagement pour la durée de la guerre. Trois jours plus tard, il est 2^e canonnier-conducteur au 38^e régiment d'artillerie de campagne à Nîmes. Le lendemain, l'imprévisible Lou se présente devant la caserne. Elle restera à Nîmes jusqu'au 16. C'est l'embrasement.

À peine l'a-t-elle quitté :

« Mon Gui, je suis malade d'excitation... et je t'aime à la folie... tes vers intitulés "Un rêve" où je suis un petit garçon que tu fouettes si bien!... ces vers me font trembler de désir et d'amour! je n'en peux plus... [...] je veux toute la scène décrite par toi, mon poète adoré... je veux cette possession qui me fait si mal et si peur!... je veux que tu m'y forces... que tu m'attaches s'il le faut... »

Le poème en question n'a pas été retrouvé, mais il en est beaucoup d'autres dans lesquels Apollinaire se livre à des rêveries du même ordre :

« Il la fouettait avec des branches
De laurier-sauce ou d'olivier
La bougresse branlait des hanches
N'ayant rien à envier
En faveur de ses fesses blanches. (9) »

Ils ne se verront plus que trois fois, pendant une permission fin décembre, à Nice, puis fin janvier, à Nice toujours, et fin mars, à l'Hôtel Terminus, à Marseille. Or, dans le train du retour de Nice à Nîmes, après sa première permission, Apollinaire fait la connaissance de Madeleine Pagès, qui sera son éphémère fiancée huit mois plus tard (10). Il continuera néanmoins d'écrire à celle qui, plus que d'autres, est « si secouée par l'amour et par la vie » qu'il pensait même lui consacrer un livre, car « nul doute qu'inspiré par une passion aussi violente et puisque c'est de vous qu'il s'agit, d'une essence aussi délicate, je n'écrive là mon livre le plus rempli de cette humanité qui est à mon gré la seule chose digne de toucher les hommes et d'être recherché par un écrivain ». Un livre composé des lettres et des poèmes adressés à cette personnalité hors normes en laquelle il reconnaissait son double.

Très vite, les mots prennent donc le relais de la confusion des chairs et Lou ne semble jamais plus présente que lorsqu'elle est absente :

« Ta bouche me disait
Des mots de damnation si pervers et si tendres
Que je me demande ô mon âme blessée
Comment alors j'ai pu sans mourir les entendre. »

Or, à mesure que les lettres d'Apollinaire s'enrichissent de poèmes de plus en plus amples, celles de Lou deviennent plus courtes, plus pauvres, jusqu'au moment où, à la fin de 1915, leurs chemins se séparent définitivement. Elle avait pourtant aussi voulu envoyer des vers à son poète :

« Ici-bas tous les lilas meurent
Je rêve aux printemps qui demeurent
Toujours. »

Il avait trouvé son « délicieux petit poème » exquis, parfait, « sans aucune faute de versification », l'avait même placé en exergue à « Réverie », avec cette indication : « Poème du ptit Lou ». Une fois encore, elle s'était moqué de lui : les vers – cités approximativement – étaient de Sully Prudhomme... Qu'importe, puisque rien n'existe « s'il n'a d'abord été imaginé par un poète » (11). Aussi, les lettres et les poèmes à Lou sont-ils moins le souvenir et la trace d'une rencontre foudroyante que la conjuration de son possible avènement.

1. Franck Balandier, *Le Paris d'Apollinaire*, Alexandrines, coll. « Le Paris des écrivains », 2018.

2. Guillaume Apollinaire, *Correspondances avec les artistes, 1903-1918*, Gallimard, 2009.

3. Dont il reste un excellent catalogue, avec des contributions de Claire Bernardi, Cécile Debray, Didier Ottinger, Laurence Campa, Peter Read, Étienne-Alain Hubert, parmi d'autres, édité par Gallimard.

4. Guillaume Apollinaire, *Tout terriblement, anthologie illustrée*, préface de Laurence Campa, Gallimard, coll. « Poésie », 2018.

5. Guillaume Apollinaire, *Alcools*, fac-similé de l'exemplaire aquarellé par Louis Marcoussis, avec une étude par Jean-Marc Chatelain, Gallimard-Bibliothèque nationale de France, 2018.

6. Guillaume Apollinaire, *Correspondance générale*, édité par Victor Martin-Schmets, tome I, Honoré Champion, 2015. Le même éditeur a également publié, dans la même maison, le premier volume des *Lettres reçues par Guillaume Apollinaire*.

7. Guillaume Apollinaire et Paul Guillaume, *Correspondance*, édité par Peter Read, Musée de l'Orangerie-Gallimard, coll. « Art et artistes », 2016.

8. Louise de Coligny-Châtillon, dite Lou, *Lettres à Guillaume Apollinaire*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Caizergues, Gallimard, 2018.

9. *Idem*, p. 21-22.

10. Les *Lettres à Madeleine* ont été d'abord publiées par Madeleine Pagès elle-même en 1952, avec d'importantes coupes, sous le titre « Tendre comme le souvenir » (Gallimard) ; le texte intégral a été révélé par Laurence Campa, en 2005 (Gallimard).

11. Lettre à Lou, 18 janvier 1915.